

## Numéro 140301751

Françoise Major

Number 149, April 2016

Cataclysmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81219ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, F. (2016). Numéro 140301751. *Moebius*, (149), 105–112.

# FRANÇOISE MAJOR

*Numéro 140301751*

*Il y a 181 jours que ma vie a changé  
Aujourd'hui je me suis rendu compte que  
j'ai oublié le mot bonheur  
j'ai oublié qu'existent la paix et la tranquillité  
j'ai oublié les fins de semaine  
j'ai oublié de me reposer en après-midi dans mon fauteuil  
j'ai oublié les fêtes de mon village  
j'ai oublié de dormir dans mon lit  
j'ai oublié les plats que j'aime  
j'ai oublié la chaleur de mon foyer  
j'ai oublié mes problèmes  
j'ai oublié beaucoup de choses  
j'ai oublié les valeurs que m'avait enseignées mon grand-père  
– pardonner.  
Une seule chose que je n'oublie pas.  
Mon fils.*

Père de l'un des étudiants de l'École normale rurale  
d'Ayotzinapa disparus à Iguala,  
texte publié sur Facebook le 26 mars 2015 (traduction libre)

*Dans le cas des disparitions d'Iguala comme dans plusieurs  
événements de la vie politique, le peuple mexicain ignore  
où s'arrêtent les faits et où commence la fiction.*

*Voici un récit fictif s'inspirant d'une horreur parmi d'autres.  
Il est écrit à la mémoire des six personnes assassinées et des  
quarante-trois étudiants disparus dans la nuit du  
26 septembre 2014 à Iguala, État de Guerrero.*

\* \* \*

Quand José Fernando rentrera chez lui, ce sera le petit matin. Sa femme aura laissé des tortillas chaudes devenues tièdes sur la table, des *frijoles* et un peu de fromage. Il trempera directement ses tortillas dans la salsa verte, plus ou moins attentif à ne pas y laisser de miettes. En mangeant, il regardera son cellulaire, des vidéos sur Facebook et quelques culs de pétasses pour évacuer les tensions avant de la rejoindre. Il ne sait jamais si elle feint de rester endormie ou si elle a le sommeil lourd.

\*

La noirceur supplantera bientôt les derniers rais de soleil dans leur course vers l'ouest. Pour l'instant, le rouge et le noir font match nul, bigarrant le ciel d'un marbre criard. Dans l'autobus volé s'infiltrer une fraîcheur violente qui chaque minute gagne du terrain, mais la fièvre du groupe empêche quiconque de le remarquer.

Le véhicule quitte la route sillonnant les champs de maïs, de tabac et de melon. À son bord, de jeunes hommes qui n'ont l'allure de rien, sinon que leurs mains et leurs visages portent les marques du travail de la terre. Ils passent d'un siège à l'autre, discutent de politique, de football ou de filles, jusqu'à ce que l'un d'eux s'interrompe pour hurler, pris d'une ardeur soudaine :

*¡El pueblo  
unido*

*jamás será vencido!*

Le chœur des autres répond avec enthousiasme, une, deux, puis trois fois ; à la quatrième reprise, la scansion faiblit. Les conversations mises sur pause reprennent en attendant le prochain élan collectif.

Le consensus règne sur un point : il faut voler d'avantage d'autobus. Dans quelques jours aura lieu la commémoration du massacre de 68<sup>1</sup> à Mexico. S'y rendre pour y participer, voilà le plan, la tradition, des étudiants de l'École normale d'Ayotzinapa.

Ce n'est pas le premier forfait des *normalistas*. Au terminus d'Iguala, un chauffeur, las de ceux qu'il qualifie de

larves geignardes, résiste à l'assaut. Il réussit à alerter la police, prononce les mots «révolution de pacotille», avant d'être maîtrisé et embarqué par les étudiants. Direction Ayotzinapa; retour au bercail.

Les hymnes solidaires fusent de nouveau. Le ton a gagné en impétuosité: désormais répartis dans plus d'un véhicule, les jeunes hommes triomphent, invincibles à bord de leur escadrille. Ils dansent, ils chantent, ils défient l'autorité et les dieux.

*No somos uno  
No somos cien  
;Pinche gobierno  
Cuéntanos bien<sup>2</sup>!*

Ils ne se doutent pas que, pour eux, on ajoutera une date au calendrier des noirceurs. Quelques rues plus loin, c'est leur propre massacre qui commence.

Trente agents armés. Trente pistolets contre des pierres. Des étudiants arrêtés, des étudiants en fuite. Au terme de la fusillade: un mort et un blessé.

C'est le premier affrontement. José Fernando n'y participe pas.

\*

On les a avertis la veille. Demain, il y aura fête en ville. La femme du président municipal, ses succès à célébrer. Oui, *ces gens-là*; narcos et gotha. Mangez bien, vous rentrerez tard.

Sous ce discours édulcoré, la directive est formelle: empêchez quiconque de s'approcher du périmètre de sécurité, en particulier les Che Guevara en herbe. Faites-leur obstacle. Coûte que coûte.

José Fernando et son partenaire ont suivi les ordres. Ils roulent vers le secteur industriel de la ville, le ventre encore un peu lourd de leur bombance d'après-midi. Il est pourtant presque minuit. Quand ils apprennent qu'un deuxième convoi d'étudiants vient de rappliquer, ils ne pensent pas, personne ne pense, que les autobus sont volés pour aller manifester dans les rues de la capitale. Ce jour-là, à Iguala, il n'y a que la fête des empereurs municipaux qui compte. *Malditos bolcheviques*. Les deux agents espèrent que ce sera le dernier appel de la soirée.

Lorsqu'ils arrivent, l'attaque policière a déjà eu lieu. Des autobus aux fenêtres criblées de trous bloquent la route. La scène est illuminée d'éclairs rouges puis bleus sans qu'on localise leur provenance. Dans toutes les directions de petits groupes continuent de se disperser, certains se cachent sur les toits des maisons, d'autres fuient vers les montagnes. Des salves isolées résonnent. Des cris et des pleurs effrayés.

La voiture de patrouille s'engage dans ce curieux chemin de terre qui croise l'autoroute menant à Chilpancingo. José Fernando a vu des étudiants s'échapper dans cette direction, il ne sait pas combien, peut-être quatre. En arrêter un ou deux, ça finirait bien sa journée, pense-t-il. Et puis le chef serait content.

La ville se fait campagne. Route cahoteuse, cabane de tôle, du ciel à perte de vue; un paysage si paisible qu'on passerait presque l'éponge sur les vols d'autobus. L'asphalte, les centres commerciaux, les feux de signalisation, tout appartient à un autre monde. C'est une transformation radicale, un peu surréelle. La vie qui passe de civilisée à fauve.

Une ombre glisse entre les arbres. José Fernando accélère.

\*

Les deux policiers sont dans la voiture, portes ouvertes. Ils parlent bas. Leur radio de service émet un bruit de friture. Autour d'eux tout est noir, sauf une frange du chemin de terre illuminée par les faisceaux des phares: entre les herbes, un corps face contre le sol. Immobile sur la terre battue.

La radio se tait. Les hommes demeurent en silence quelques minutes. Puis l'un des deux tousse; ça les tire de leur torpeur.

José Fernando sort.

Il ouvre le coffre.

Il referme le coffre.

L'écho lui renvoie le son du claquement.

Paf.

Il s'approche de l'être évanoui, laisse tomber la machette qu'il tient de la main droite. Il s'accroupit et, d'un geste ferme, saisit les épaules affaissées, fait rouler le corps afin qu'il regarde le ciel. Un adolescent, José Fernando se dit. Le gars a la bouche pleine de terre, les cheveux poudreux, le t-shirt aussi. Sa lèvre inférieure est fendue, et un hématome sanguinolent grossit son arcade sourcilière gauche.

José Fernando oublie que tous deux sont fils de fermiers, que leurs rôles pourraient aisément s'inverser. Il ne pense pas à la mère ni au père, encore moins à l'épouse ou à l'enfant. Il ne sait pas imaginer le livre de chevet jamais terminé, la musique qui ne s'écouterait plus, ni les caresses et les rires dont même les proches, un jour, n'arriveront pas à se souvenir.

Il ne pense pas à la douleur qu'il fera naître de ses mains, non.

Il ne pense pas.

Son partenaire assure la sujétion du corps toujours inanimé, applique ses mains sur les poignets, les genoux, les jambes ; dans la douleur, le gars pourrait se réveiller.

Sans prendre le temps de regarder l'absence de cernes, les quelques poils qui font office de barbe, José Fernando appuie sur le haut du crâne de la pointe de sa lame, juste au-dessus de la contusion qui macule déjà la tempe. Une goutte de sang jaillit. Il dessine une ligne entre le front et le cuir chevelu mais, au lieu de poursuivre derrière l'oreille, bifurque vers la mâchoire : les cheveux resteront en place. Car José Fernando n'est pas un guerrier mohawk des temps modernes. C'est la peau du visage qu'il tranche.

Il continue son tracé là où naissent de timides favoris, suit l'arête du menton et ouvre la gorge. Un trait de sang éclabousse le coupe-vent bleu du partenaire : celui-ci demandera à sa femme d'éliminer les taches. Puis la machette remonte en un ovale imparfait, retourne à son point de départ, au sommet de la tête.

De loin, on pourrait croire qu'un sculpteur façonne un buste. La langue un peu sortie, le sicaire entaille la chair jusqu'à l'os, la détachant de mouvements secs avant de réinsérer sa lame quelques centimètres plus loin. C'est au prix de dizaines d'incisions qu'il peut enfin tirer la peau,

arracher le nez, la bouche, les joues, le front. Les derniers ligaments rétifs sont coupés à la machette; les morceaux de peau collés à l'os, grattés.

Sur le sol terreux: un masque de chair.

De la pointe de sa lame devenue rouge, il lui arrache les yeux. Une tâche facile, après le travail qu'il vient d'abattre. Il n'a qu'à appuyer légèrement pour que les veines cèdent, libèrent les globes oculaires de leur cavité. Ce sont des yeux noisette, en forme d'amande, mais ils pourraient être verts ou mauves, ronds ou bridés.

Sur le sol terreux: un masque de chair et deux yeux qui regardent dans des directions opposées.

Ces gestes brutaux inscrivent un message sur la jeunesse du corps souillée, gaspillée, une langue sans mots qui n'utilise que le sang en guise d'encre.

C'est qui le plus fort, hein, *cabrón*?

\*

On pourrait maintenant penser que les criquets se taisent, que la foudre se décharge. Que le vent se lève ou qu'un coyote aux yeux luisants passe.

Mais la nuit noire. Tranquille. L'odeur du chèvrefeuille.

L'univers semble donner son accord.

\*

Un crâne en sang couronne ce corps qui serait tout à fait normal, seulement un peu crotté, si on ne le considérait que des épaules aux pieds. On se demanderait ce qu'il fait là, couché sur le côté de la route alors qu'il n'y a pas de soleil et qu'il fait froid. On n'oserait pas le réveiller. On penserait: ce n'est pas un endroit pour se reposer.

Le gars ne bouge plus, mais ça ne change rien. Il faut l'achever. De la crosse de son pistolet, José Fernando frappe à une, deux, trois, cent reprises. Il vise surtout la tête, parfois se relève parce que le bas du dos lui élance, en profite pour envoyer quelques bottés dans le ventre ou les jambes. Ce n'est pas de l'acharnement, c'est une procédure. Son cœur bat vite dans l'effort, de la sueur lui perlerait sur le

front s'il ne faisait pas si froid. Complètement inerte, la chose sans visage ne réagit à aucun coup. José Fernando et son partenaire l'appellent d'ailleurs « le paquet » depuis plusieurs minutes.

Impossible de savoir quelle savate ou taloche est fatale. Dans la mort, le crâne continue de serrer les dents.

« Il est tard, il faut y aller », dit le partenaire d'une voix qui ne révèle rien.

Ce masque de peau molle, cette boîte crânienne mise à nu, ça dégoûte un peu José Fernando. Il crache par terre avant de prendre les morceaux de chair dans ses mains.

Les yeux et le scalp sont lancés d'un mouvement vif, comme on lancerait des pierres pour qu'elles ricochent sur l'eau. Ils retombent à quelques mètres dans les hautes herbes qui longent le chemin de terre. Leur chute ne produit pas de son.

Le démarrage du moteur fait cligner les phares de la voiture. Après ce bref moment d'obscurité, la dépouille gisant sur le côté de la route – son t-shirt rouge, son crâne barbouillé de sang – ne jure que davantage avec la campagne verte, les questions régulières des criquets, et cette Voie lactée infinie qui se déploie au-dessus des bêtes et des hommes.

José Fernando appuie sur le bouton de la radio. Il change de chaîne jusqu'à ce que les haut-parleurs crachotent une chanson qu'il aime, elle parle d'amours déçues, de baisers de miel, d'impossible oublié.

*Es inútil, no puedo olvidarte  
No te aparto de mí ni un instante  
Solo pienso en tus besos de miel*

Bien qu'il puisse la chanter sans se tromper, il n'en connaît pas le titre. Le cadavre est bientôt hors de vue.

\* \* \*

*Marissa Mendoza reconnaît les vêtements de Julio César Mondragón Fontes sur la photo de ce corps sans visage et sans yeux que diffusent les réseaux sociaux puis les médias; ainsi apprend-elle le décès de son époux, père de leur fillette de deux mois.*

*Selon la version officielle de l'État de Guerrero, le visage de l'étudiant de vingt-deux ans, auquel on donne le numéro de décès 140301751, fut dévoré par des chiens et des rats.*

*Un médecin légiste indépendant avance plutôt qu'on aurait scalpé le jeune homme encore vivant.*

*L'agent de police municipale tenu responsable de sa mort est condamné à un mois de prison. L'État offre à l'épouse du défunt un chèque de 10 000 pesos (environ 820 \$) afin de « réparer les dommages ». En novembre 2015, à la suite des pressions effectuées par la famille, le corps de Mondragón Fontes est exhumé afin qu'on l'autopsie à nouveau.*

*Après les événements de la nuit du 26 septembre 2014, quarante et un étudiants manquent toujours à l'appel; ils étaient quarante-trois, mais les restes d'Alexander Mora Venancio et de Jhosivani Guerrero de la Cruz furent trouvés au dépotoir de Cocula, calcinés.*

---

1. Massacre de Tlatelolco : Le 2 octobre 1968, à la veille des Jeux olympiques tenus dans la ville de Mexico, le gouvernement réprime par la violence un mouvement social étudiant, l'armée ouvrant le feu sur des manifestants. Pour plus d'informations, voir Elena Poniatowska, *La nuit de Tlatelolco: histoires orales d'un massacre d'État*, Toulouse, Collectif des métiers de l'édition, 2014, 328 p. (NDA)

2. *Nous ne sommes pas un / Nous ne sommes pas cent / Compte-nous bien / Sale gouvernement!*